



# UN DEMI-SIÈCLE DE CINÉMA

## AVEC PIERRE-WILLIAM GLENN

À 76 ans, Pierre-William Glenn est un film vivant du cinéma français. Considéré comme l'opérateur de la Nouvelle Vague, ce directeur de la photo a travaillé avec les plus grands réalisateurs. Président de la CST (Commission supérieure technique de l'image et du son), il a été pendant dix-sept ans le responsable des projections au Festival de Cannes. Son regard sur le métier reste toujours aussi vif.

### MINI BIO

- 1943 Naissance à Paris
- 1969 Chef opérateur
- 1964 Cadreur pour le film *Monsieur Klein* de Joseph Losey
- 1997 - 2000 Président l'Association française des directeurs de la photographie cinématographique (AFC)
- 2002 - 2018 Président la Commission supérieure et technique de l'image et du son (CST)
- 2005 - 2019 Codirecteur du département Image à la Fémis
- 2019 Réalisateur du documentaire *Les silences de Johnny*



## Qu'est-ce qui vous a construit fondamentalement ?

Blanche Neige. J'ai six ans, c'est ma première séance de cinéma. Puis, il y aura la fréquentation de Claude Miller qui deviendra mon beau-frère et, enfin, ma passion pour la moto qui résume la puissance du mouvement.

## Votre formation ?

J'ai étudié les mathématiques en Maths Sup et Maths Spé mais je n'ai pas pu intégrer Centrale ou Polytechnique car, au lieu de plancher les maths et la physique, j'allais au cinéma déraisonnablement. J'ai alors décidé de passer le concours d'entrée à l'IDHEC. Après une année sélective de préparation au Lycée Voltaire, j'ai réussi l'entrée en section prise de vue. J'ai toujours pensé qu'il fallait savoir comment fabriquer un film pour avoir l'idée de le mettre en scène.

## Quelles sont les qualités d'un opérateur ?

C'est un métier qui demande une discipline d'esprit et de vie : il y a un côté mécano et un côté « intello ». Empathie et confiance sont nécessaires car le chef opérateur - ou directeur de la photographie - apporte au réalisateur un autre œil que le sien. Il doit anticiper les meilleures conditions de tournage pour que les acteurs soient respectés dans leur composition. Cela implique une relation affective. Notre rôle est de donner au metteur en scène ce qu'il veut voir et ce dans toutes les conditions... matérielles et spirituelles. La vision de la mise en scène est aidée par le chef opérateur, elle s'oppose parfois à la production.

## Votre carrière en résumé ?

J'ai démarré en 1966 comme premier assistant, puis caméraman avant d'obtenir le statut de « chef op ». Ma chance a été d'avoir toujours eu plus de propositions de films que ce que je ne pouvais en faire, soit trois à cinq par an. De Truffaut à Lelouch en passant par Jacques Rivette, Maurice Pialat, Alain Corneau, Costa-Gavras, Bertrand Tavernier, Joseph Losey, John Berry, George Roy Hill, Sam Fuller, Philippe Labro, Corey Allen, Robert Enrico, Pierre Granier-Deferre, Yannick Bellon, Guillaume Nicloux, Michel Deville... Scénariste en collaboration d'une quinzaine de films développés avec Jean Cosmos, Frédéric Fajardie, Philippe Lasry, Sébastien Doubinsky, Jeff Cox, et Patrick Raynal.

## Le souvenir d'un moment de grâce ?

Le tournage peut être un lieu de conflit et de bonheur. Parvenir à s'imprégner d'un film et atteindre ce moment subtil de communion entre acteurs et techniciens, cela m'est arrivé de nombreuses fois. Je pense surtout à deux films : *Monsieur Klein* et *La mort en direct*, avec Romy Schneider... Mes films ont été, pour moi, des moments de grâce : *Le Cheval de Fer*, *Terminus*, *23h58* et *Portrait de Groupe avec Enfants et Motocyclottes*.

“ JE SUIS FIER DE VOIR QUE PARMI LES ÉTUDIANTS QUE J'AI FORMÉS, DES FILLES ET DES GARÇONS DE TALENT ONT ÉMÉRGÉ ... ”

## Qu'a provoqué l'arrivée du numérique ?

Depuis cinq ans, on voit arriver des opérateurs qui connaissent la technique mais pas le métier. D'ailleurs, certains réalisateurs préfèrent s'affranchir d'un chef op et s'en remettre à la postproduction. Cela crée une perte de qualité sur le regard des acteurs.

## Vous avez enseigné pendant quinze ans à la FEMIS...

Si j'ai beaucoup appris des anciens, de l'ancienne école (notamment de Henri Alekan), il m'a fallu, à mon époque, me battre contre les secrets cachés. Pendant qu'on tournait un plan, l'opérateur demandait aux assistants de tourner la tête pour qu'ils ne voient pas son « diaph. » C'était ridicule. J'ai appris en revoyant énormément les films et en discutant avec les opérateurs. La transmission est essentielle. Je suis fier de voir que parmi les étudiants que j'ai formés, des filles et des garçons de talent ont émergé et ont été félicités par le métier cette année aux César.

## Qu'est-ce qui vous anime aujourd'hui ?

J'aspire toujours à remonter sur la moto et à faire des films. D'ailleurs, je viens de finir *Les silences de Johnny*, un documentaire qui devrait sortir en décembre 2020. Si je n'aime pas Johnny chanteur, je l'aime comme acteur. Il a joué dans 34 films (parmi lesquels *Terminus* en 1987), mais personne ne le sait. Nous avons beaucoup échangé sur cette idée-là. Il a une présence à l'image étonnante.

Propos recueillis par Florence Batisse-Pichet.